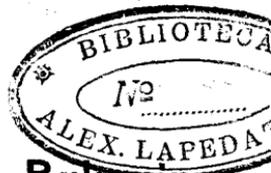


La Transylvanie

Organe du Comité National

des

Roumains de Transylvanie et de Bukovine



PUBLICATION BI-MENSUELLE

BCU Cluj / CoSOMMAIRE: Library Cluj

1. L'Acte de Constitution du Comité National des Roumains de Transylvanie et de Bukovine.
2. La tâche du Comité National des Roumains de Transylvanie et de Bukovine.
3. Appel des Roumains Transylvains, prisonniers en Italie, aux Roumains du Congrès de Rome.
4. N. Ursu. — La Révolution de 1848.
5. Serbesco. — La Transylvanie et la paix.
6. Constantin D. Mavrodin. — Pour la Propagande sacrée.
7. D. Draghicesco — Les Roumains de Transylvanie désertent l'armée Austro-Hongroise.

Comité de Patronage :

Jean Cruppi, député, ancien ministre;
 Paul Deschanel, de l'Académie Française,
 Président de la Chambre;
 Ed. Herriot, ancien ministre, maire de
 Lyon, député;
 De Kerguezec, député;
 G. Lacour-Gayet, membre de l'Institut,
 Président du Comité franco-roumain;
 R. George Lévy, membre de l'Institut,
 professeur à l'École des Sc. Politiques;
 Henry Michel, sénateur;
 Mario Roques de Martonne.
 Albert Thomas, ancien ministre, député.

Rédaction et Administration :

3, Rue Martin-Garat

Téléphone : Roquette 52-41

Prix : 0,25

BCU Cluj / Central University Library Cluj

L'Acte de Constitution du Comité National des Roumains de Transylvanie et de Bukovine

PROCÈS-VERBAL

Au moment où cette guerre éclata, les Roumains de tous les pays savaient de quel côté allaient leurs sympathies. Ils n'hésitèrent pas un instant à proclamer leur adhésion à la cause des Alliés. Ceux de Transylvanie étaient fixés depuis longtemps, leurs chefs autorisés ayant déclaré, il y a plus de trente ans, qu'un changement dans leur sort ne viendrait que d'une nouvelle constellation de l'Europe. Ceci signifie que leur liberté ne sera établie que, lorsqu'à la force brutale qui fait la loi en Europe, sera substituée la justice, et lorsque la démocratie prendra partout la place de la féodalité. Ils étaient si conscients du triomphe final du droit sur la force, que leur jeunesse passa les Carpathes pour s'enrôler dans l'armée de leurs frères. Ils n'ignoraient pas que ceux-ci sont de cœur avec eux et ils ne se trompaient pas, car l'élan de leurs frères était si grand qu'ils voulaient se jeter dans la mêlée en dépit de leur impréparation. Leur devise était : « En avant avec Dieu ». Ils n'ignoraient pas les sacrifices qui les attendaient.

Ceux qui sont restés en Transylvanie, malgré l'oppression qui pesait sur eux, et bien qu'ils aient su le sort qui les attendait, manifestèrent ouvertement leur sympathie pour les Alliés et leurs appels aux frères du royaume furent si pressants qu'on les fit condamner à mort en masses.

En ce moment, nos frères libres, qui ont apporté à la cause de la justice tous les sacrifices humainement possibles, subissent, par un concours de circonstances fatales, une paix de violence.

Nous, Roumains de Transylvanie, en rendant hommage à la générosité et à la vaillance du peuple roumain du royaume, qui a tout sacrifié, jusqu'à sa vie de nation indépendante, pour la libération de ses frères, d'accord avec nos frères, enrôlés comme esclaves dans l'armée ennemie, prisonniers en Italie et en Russie, officiers et hommes, nous ne pouvons pas considérer la lutte comme terminée.

Nos frères émigrés aux Etats-Unis et au Canada n'ont pas attendu notre appel : ils se sont enrôlés dans l'armée américaine et britannique.

Nous avons résolu de secouer le joug étranger, en combattant dans les rangs de nos grands Alliés. Nous déclarons à nos frères esclaves que ceux d'entre eux qui combattent encore dans les rangs de l'ennemi trouveront, dorénavant, en face d'eux, non seulement leurs amis, mais leurs frères de sang.

Nos frères opprimés restés dans leurs pays ne peuvent pas faire entendre leur voix, mais nous déclarons en leur nom que nous voulons nos pays: la Transylvanie, le Banat, le Crishania, le Maramorosh et la Bucovine, libres et indépendants et, comme peuple libre, nous nous joignons à nos grands Alliés, en apportant notre concours à la cause commune, en luttant jusqu'à ce que les ennemis de l'humanité soient vaincus.

Nous, Roumains de Transylvanie et des autres pays subjugués par l'Autriche-Hongrie, résidant en France, en nous réunissant aujourd'hui à Paris, nous nous engageons à poursuivre le combat pour notre libération du joug étranger, par tous les moyens en notre pouvoir, et, avec le concours et la participation de nos frères de Roumanie, nous constituons le *Comité National des Roumains de Transylvanie et de Bukovine*.

le 30 avril 1918,

Paris, 103, rue La Boétie.

T. VUIA, DIONISE AXENTE, PATRUCU, JEAN TISCA,
MOGA, JOSEF MURESEANU.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

LA TACHE DU COMITÉ NATIONAL DES ROUMAINS DE TRANSYLVANIE ET DE BUKOVINE

La trahison et l'anarchie russes ont obligé la Roumanie d'accepter une paix de spoliation et d'esclavage. C'est une paix de capitulation que l'armée roumaine, sans être vaincue, doit subir de la part des ennemis de notre race. Les Roumains subjugués d'Autriche-Hongrie, pour la libération desquels l'armée roumaine et le peuple roumain du Royaume ont consenti les plus lourds sacrifices et les plus douloureuses humiliations, s'inclinent, pleins de reconnaissance, devant le courage, l'abnégation et le sentiment de solidarité fraternelle dont leurs frères ont donné preuve, pour la conservation et l'affranchissement total de la race roumaine, et ils partagent, de tout cœur, leur martyre aussi bien que leur espérance.

Les Roumains de Transylvanie et de Bukovine, qui se trouvent libres dans les pays de l'Entente, sont décidés de suivre l'exemple des frères

du Royaume et de reprendre et continuer la lutte contre leurs oppresseurs. Ils remplissent ainsi les vœux de ceux qui sont prisonniers, en France, en Italie et en Russie.

Ils se sont constitués selon l'exemple des autres nationalités, sœurs d'oppression en Autriche-Hongrie, en Comité national à Paris, pour solliciter des gouvernements alliés l'appui et le concours indispensables à l'organisation d'une armée pour lutter contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Leur but est de continuer, ainsi, sur le terrain politique aussi bien que militaire, le combat si vaillamment commencé par les frères du Royaume.

Ce faisant, les Roumains d'Autriche-Hongrie prennent en leurs propres mains leur sort, que la Roumanie, le cœur meurtri, s'est vue obligée d'abandonner.

Le *Comité National des Roumains de Transylvanie et de Bukovine* croit répondre aux sentiments de tous les frères subjugués, en s'offrant à coordonner l'action commune. Il croit être, également, dans le sentiment de tous les Roumains restés en Autriche-Hongrie, en continuant l'œuvre de solidarité et de lutte politique commune avec les autres nations, sœurs d'oppression, œuvre qui a abouti au Congrès de Rome et qui prépare le Congrès de Paris, où l'on espère que l'indépendance des nations opprimées par l'Autriche-Hongrie sera reconnue et solennellement déclarée.

Aujourd'hui que les Roumains du Royaume sont devenus les prisonniers des empires centraux, les Roumains transylvains demandent à combattre, à leur tour, pour la libération des frères du Royaume, qui ont perdu leur indépendance dans la lutte entreprise contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, pour l'affranchissement de la Transylvanie.

Ils comprennent que c'est là leur devoir envers eux-mêmes et envers leurs frères de Roumanie. Ils leur tarde de se montrer les dignes frères de ceux du Royaume et de ne pas rester au-dessous de l'exemple qu'on leur a donné. L'organisation des légions tchèque, polonaise et jougo-slave est un exemple de plus auquel les Roumains de Transylvanie ne pouvaient mieux répondre qu'en le suivant.

Mais pour accomplir sa tâche, le *Comité National des Roumains de Transylvanie et de Bukovine* sollicite l'appui et l'aide morale et matérielle des grandes nations démocratiques qui ont déjà fait tant de lourds sacrifices dans cette guerre. Il demande pour les Transylvains l'honneur de prendre part à la lutte commune pour le Droit et la Liberté, et le moyen de prouver leur bravoure sous le Haut-Commandement de l'Armée Française ainsi qu'il a déjà été accordé aux autres nations opprimées d'Autriche-Hongrie. Reprenant, à leur propre compte, l'action commencée par les frères du Royaume, les Roumains de Transylvanie et de Bukovine espèrent que les puissances qui combattent pour le droit des peuples ne manqueront pas de leur donner, à eux aussi, le concours et l'appui dont leur cause a besoin.

Ils sont décidés à s'en montrer dignes, en luttant jusqu'au bout pour la victoire des armées alliées.

Appel des Roumains Transylvains, Prisonniers en Italie, adressé aux Roumains du Congrès de Rome

6 avril 1918.

Frères Roumains,

Dans l'isolement de notre captivité, un courant électrique vient de pénétrer nos cœurs: la nouvelle joyeuse et pleine de promesses du Congrès des représentants des nations subjuguées par l'Autriche.

Toutes nos protestations, tous nos efforts désespérés pour nous affranchir de la servitude à l'Etat malhonnête et malfaisant qui nous tenait en captivité, et pour la réalisation de l'idéal sublime qui domine et emporte toute notre pensée et nos sentiments, ne nous ont valu, jusqu'à présent, que des malheurs et des déceptions.

Du jour où la Roumanie est intervenue dans cette guerre, notre destinée s'est présentée à nos yeux sous les couleurs symboliques de son drapeau. Notre fierté, notre dignité, notre sublime devoir d'être roumains et de donner la preuve inaltérable des qualités de notre race, nous ont inspiré un amour profond et enthousiaste pour notre nation roumaine. Menés par la haine implacable qui pétrit notre être, contre les tyrans séculaires, nous, Roumains de Transylvanie, de Banat et de Bucovine, — officiers de l'armée austro-hongroise — tous, à différentes reprises, nous avons présenté des suppliques pour être reçus dans les rangs de l'armée roumaine ou dans toute armée alliée à la Roumanie.

Mais — ô douleur — tandis qu'en Russie et en France nos frères, délivrés des chaînes de l'esclavage, ont donné des preuves d'héroïsme, offrant à la Patrie bien-aimée leurs bras et leur sang, nous, sur la terre de nos ancêtres Romains, abattus par l'insuccès de nos efforts, nous sommes aujourd'hui en proie à l'amertume et au désespoir.

Aujourd'hui, que notre pauvre Roumanie, trahie et mutilée, git ensanglantée sous les griffes de la bête féroce, le sentiment de la vengeance est le seul qui règne dans nos cœurs, nous donnant pour but la gloire des martyrs.

Vous qui, menés par de nobles sentiments, vous réunissez dans la Rome éternelle de notre race latine, montrez au monde que nous sommes les dignes fils de Rome et les descendants de Trajan.

Et nous, fidèles fils et frères, nous frappons en pleurant à la porte de notre prison : Ouvrez. La place des adeptes est auprès des apôtres. Notre destin, notre devoir et notre volonté sont les vôtres.

Vive la Grande Roumanie.

La Révolution de 1848

Le 16 Mai 1848

Déjà au 18^e siècle la conscience de l'origine latine des Roumains avait commencé à pénétrer dans les masses, grâce aux écoles qui avaient été fondées et aux régiments de gardes-frontières, qui devaient défendre les confins sud et nord-est de la Transylvanie. Ce sentiment de leur descendance romaine donna bientôt aux Roumains, une conscience de leur nationalité, qui se transforma dans la première moitié du 19^e siècle en une vraie religion, avec ses nombreux apôtres et martyrs. Cette conscience nationale devint d'autant plus forte que le contraste était plus grand entre la noble origine latine et l'état misérable des Roumains à cette époque.

Quand éclata l'orage de 1848, les Roumains avaient une conscience nationale déjà formée et se trouvaient prêts à tous les sacrifices pour se faire un sort meilleur. Le chemin du progrès se trouvait de nouveau barré par les Hongrois. Interprétant l'idée de liberté d'après leur mentalité touranienne, ces derniers cherchèrent la possibilité d'exploiter les autres nations pour leur propre avantage. La première manifestation de leur révolution a été la demande de supprimer la liberté des populations non-magyares, car la demande d'unir la Transylvanie à la Hongrie ainsi que la création d'un état unitaire hongrois signifiait malheureusement la destruction des Jugoslaves, des Slovaques et des Roumains. Ce fait fut compris dès le début par les nations slavo-latines, qui avaient une triste expérience, acquise au cours de plusieurs siècles passés auprès du peuple de proie que sont les Hongrois et prirent dès les premiers moments positions contre eux.

Notamment la question de l'union de la Transylvanie avec la Hongrie forma dès le début l'objet de l'agitation des chefs révolutionnaires de la capitale hongroise, surtout de Kossuth, slovaque magyarisé, et du poète Petofi, d'origine serbe. Comme la Transylvanie n'a jamais fait partie intégrante de la Hongrie, mais a eu toujours ses propres voïvodes ou gouverneurs, les Roumains comprirent dès le début que par l'attachement de leur patrie à la Hongrie la vie leur sera mise en danger, car les Hongrois essayeront par tous les moyens de magyariser. C'est pourquoi ils prirent immédiatement une attitude hostile aux prétentions hongroises. Comme il n'avait qu'un nombre réduit d'intellectuels pour le conduire, le peuple roumain se trouvait en infériorité dans cette lutte pour son existence. Mais la conscience nationale si développée remplaça cette classe intellectuelle qui manquait et donna au peuple roumain la force nécessaire pour supporter la lutte.

On remarqua dès le début un parti de jeunes intellectuels, dont l'âme était le jurisconsulte Siméon Barnutiu, homme érudit et très fier de l'origine

latine des Roumains. Son idéal était une Transylvanie où les latins seraient maîtres et pourraient renouveler la vie des Romains de l'Empire.

Quand ils apprirent que la diète de Budapest avait voté « l'union » de la Transylvanie à la Hongrie, Barnutiu avec ses partisans décida d'appeler au peuple pour qu'il se réunisse en congrès nationale pour décider la conduite à tenir vis-à-vis des prétentions hongroises. A leur appel, 40.000 Roumains se rencontrèrent dans la plaine de Blaj le 3/15 Mai. Parmi eux se trouvait Jancou avec un régiment de « Motzi », et, ce qui est plus important, des Roumains des principautés vinrent aussi parmi lesquels Alexandre Cuza, Basile Alexandri et C. Negri, les fondateurs de la Roumanie moderne. Ce fait nous permet d'envisager la manifestation de Blaj comme l'expression du peuple roumain tout entier. Le congrès fut présidé par les deux métropolitains, Saguna de Sibiu et Lemenyi de Blaj, et la direction lui fut donnée par le savant Barnutiu, dont le discours prononcé à cette occasion devint le monument le plus classique de la rhétorique roumaine, étant en même temps l'expression de la grande majorité roumaine et rééditant en grande partie les idées contenues dans le *Supplex Libellus*, que les deux évêques avaient envoyé en 1792 à l'empereur Léopold 1^{er}.

— « Par l'union de la Transylvanie avec la Hongrie, les Hongrois veulent effacer pour le moment les privilèges de la Transylvanie — dit Barnutiu — et en même temps supprimer toutes les nationalités non-magyares, pour faire de toutes une seule nation, qui se nommera la grande et forte nation hongroise. » Car « Louis Kossuth crie sans cesse d'une voix de tonnerre, à tous les Hongrois : « Dépêchons-nous, magyarisons tous les Croates, Roumains et Serbes, car sinon nous périrons », et Wesselény conseille que « seulement ces Roumains devront acquérir des droits de citoyen, qui voudront se faire Hongrois ». Après avoir montré que l'union donnerait la possibilité aux Hongrois de magyariser les nationalités non-magyares et de consolider ainsi leur Etat, il se demande ce que les Roumains doivent faire. « Il faut comprendre, ajoute-t-il, que l'union donne aux Hongrois un pays entier sans la moindre peine pour eux, que la Transylvanie est le pays de l'or et des métaux précieux, qui tous iront dans la bourse de l'Etat hongrois... que les fils des Roumains formeront des légions qui combattront pour la gloire de ceux qui ont effacé leur nom glorieux et leur ont donné des noms barbares, que notre patrie est la forteresse dotée par la nature d'une ceinture de murs formidables, et que sans elle les Hongrois ne pourront se mouvoir, notamment vers la Moldavie et la Valachie pour les conquérir... *Sous le masque de liberté et de fraternité* sous lequel l'union est présentée, elle ne comprend pour nous ni liberté, ni fraternité, mais seulement l'esclavage et une bête féroce qui dévore les nations. Moi, je vous affirme que la vraie liberté d'une nation ne peut être nationale. Voilà ce que c'est que l'union pour les Roumains ! Pour les Hongrois, c'est la vie, pour les Roumains, la mort. pour les Hongrois, liberté sans bornes, pour les Roumains, éternel esclavage. Si la nation roumaine s'unit à la Hongrie, elle n'aura ni écoles, ni fonctionnaires roumains, ni même une église nationale. Tout ceci sera habillé en vêtement hongrois. Du moment où la nation consentira à l'union, elle consentira à sa

propre perte, elle commencera à sécher et à dépérir comme un arbre frappé par la foudre. »

Ces paroles produisirent une profonde impression et la foule répondit avec les vers de Mureshano : « Nous préférons mourir en combattant que d'être esclave sur notre terre ancienne. » L'emplacement où la réunion avait eu lieu fut appelé depuis lors la *Plaine de la Liberté*. Avant de se séparer, les Roumains firent un serment d'où nous détachons le passage suivant :

« Je ne travaillerai jamais contre les droits et les intérêts de la nation roumaine, mais je m'efforcerai de défendre la foi et la liberté, l'égalité et la fraternité. Suivant ce principe, je respecterai les nations transylvaines, demandant d'elles un respect égal. Je n'essayerai d'opprimer personne, autant que les autres ne m'opprimeront pas. »

Bientôt cependant le besoin se fit sentir de recourir aux armes, car les Hongrois avec leurs troupes nationales cherchèrent à occuper militairement la Transylvanie. La place de Barnutiu, intellectuel, fut prise à présent par Jancou, intellectuel lui aussi, mais avec des traditions guerrières dans sa famille, étant le petit-fils de Ursu Horia et vivant dans un milieu toujours prêt à la révolution. Car Jancou faisait partie des *Motzi* qui étaient les descendants directs des colons apportés par les Romains pour travailler dans les mines et se sont toujours signalés par leur esprit d'indépendance. Le *Motz* était toujours prêt à une révolution quand les intérêts de la patrie l'exigeaient. Jancou est la figure la plus remarquable de toute l'histoire des Roumains de Transylvanie; il réunissait à la bravoure sur le champ de bataille une douceur caractéristique à la race latine. Il était l'incarnation de l'esprit de sacrifice et de désintéressement du Roumain. Car depuis qu'il ceignit son épée, il ne la quitta pas jusqu'à ce qu'il eût atteint son but : la délivrance de la Transylvanie des griffes hongroises. Tandis que les armées des Habsbourgs, dont il était l'allié, ont été battues partout et n'ont pu sauver la Hongrie qu'avec l'aide des Russes, Jancou avec les siens resta continuellement maître des Montagnes occidentales de la Transylvanie. Dans toutes les batailles, Jancou fut vainqueur. Presque toujours les armées hongroises furent complètement écrasées, comme sur le Dealul Cerbilor et à Fantanelle, batailles auxquelles prirent part même des femmes à cheval.

Jancou eût la satisfaction de voir pour un instant la Transylvanie sauvée des Hongrois, mais ne vit pas la dynastie qu'il avait aidée, se hâter à donner aux Roumains les droits pour lesquels ils luttèrent. Quand Jancou alla à Vienne, il fut obligé d'attendre de longs mois et à la fin il fut récompensé par une médaille.

« Je n'ai pas combattu pour des croix, répondit-il, mais pour les droits de mon peuple. » Quelques années plus tard, ses compagnons d'armes furent jetés en prison. Cette honte ne lui fut pas épargnée non plus, et elle le troubla tellement que depuis lors il perdit la raison.

Ce qui arriva à Jancou et à ses camarades, ne tarda pas à arriver

aussi au peuple roumain tout entier car en 1867, il fut vendu aux Hongrois, auxquels l'Empereur donna la Transylvanie. Depuis lors le peuple roumain fut continuellement frappé, comme une forêt ou la cognée trouve toujours un emploi. Mais aujourd'hui les Roumains sont prêts pour la lutte comme en 1848, et ils attendent que les peuples occidentaux, qui combattent pour les droits des peuples opprimés, leur tendent une main secourable.

N. URSU.

La Transylvanie et la Paix

L'acte que le gouvernement roumain vient de signer à Bucarest, apparaît, dès qu'on l'analyse avec quelque attention, comme ayant été conçu dans un seul but par ceux qui l'ont imposé : rendre à jamais impossible l'affranchissement des Roumains de Transylvanie, et assurer ainsi l'hégémonie germano-magyare dans toute l'Europe orientale.

Car, par sa situation géographique autant que par sa configuration, la Transylvanie forme une citadelle presque inexpugnable, dominant tout autour les larges et riches plaines de la Valachie et de l'Ukraine, le Danube inférieur jusqu'à son embouchure, et toutes les voies qui conduisent de l'Europe centrale vers l'Asie si convoitée.

Cette constatation, si saisissante dès qu'on examine une carte de la région, est illustrée par l'histoire d'il y a dix-huit siècles, comme par celle de nos jours. Quant l'Empereur Trajan voulut préserver ses provinces sud-danubiennes des incursions hardies des races, il comprit que seule la conquête de la Transylvanie pouvait lui donner la maîtrise de cette partie du monde, et ce fut là qu'il plaça le plus puissant foyer du latinisme en Orient. Si plus tard Aurélien n'avait pas abandonné en pleine prospérité l'œuvre de son prédécesseur, qui sait si le couloir entre la Mer Noire et les Carpates n'aurait été fermé à l'invasion des barbares, et le monde byzantin préservé de sa rapide ruine ?

Quelques siècles plus tard, ce fut l'infiltration sounoise en Transylvanie, transformée en conquête par des usurpations tenaces, qui aida les Hongrois à consolider leur Etat. Sans elle, ils n'auraient jamais gardé cette indépendance dont ils sont si fiers, quoiqu'ils ne l'aient jamais utilisée que pour menacer et opprimer leurs voisins. Sans elle, les Allemands n'au-

raient pas trouvé, aujourd'hui, sur leur chemin d'expansion, ces alliés si dévoués et si précieux.

Ceux qui conduisent la politique des Puissances Centrales se rendirent compte, sans doute, de ce que la perte du bastion transylvain signifierait pour leurs plans. Aussi, dès que l'offensive roumaine se déclencha en août 1916, ils firent un effort formidable pour garder leur inestimable enjeu. Falkenyan et Makensen collaborèrent à écraser la Roumanie, pour sauver d'un désastre le royaume de Hongrie. C'est que la Transylvanie était un des principaux points d'appui du pangermanisme et sa défense valait tous les sacrifices. L'avance des armées roumaines au-delà des Carpathes avait mis en émoi Berlin autant que Budapest.

Une fois la Roumanie réduite à merci — par des fautes qu'on établira lorsqu'il s'agira de chercher les responsables — une nécessité s'imposait à la coalition germano-magyare : rendre à jamais impossible toute tentative nouvelle de changer le misérable sort de la Transylvanie. Dans ce but, deux mesures étaient à prendre, l'une étant la condition de l'autre : réduire à l'impuissance les Roumains du royaume jusque-là libre, pour pouvoir ensuite, en toute tranquillité, extirper la race roumaine des montagnes de Transylvanie.

Le traité de Bucarest vient de réaliser le premier point ; les lecteurs de cette revue pourront suivre les étapes de la mise en application du second, que désormais rien ne gênera plus.

La Roumanie était, avant 1916, un pays puissant et riche ; elle avait de quoi entretenir une armée nombreuse ; ses frontières permettaient une attaque convergente, qui, bien appuyée, pouvait chasser les oppresseurs d'une province que la force seule leur avait octroyée. Il fallait donc changer ces frontières, mettre la main sur cette richesse, détruire cette armée toujours menaçante. Ruiner enfin le moral de ce peuple, en lui coupant toute communication avec le pays d'où il puisait un magnifique exemple de foi dans son idéal : la France. Les grandes lignes de l'acte conclu à Bucarest découlent logiquement de ces idées.

La frontière est « rectifiée » de telle façon que les maîtres de la Transylvanie ne puissent plus craindre une nouvelle attaque ; au contraire, elle leur assurera des débouchés faciles dans la plaine, si les Roumains osaient de nouveau écouter les cris désespérés de leurs frères. L'armée sera supprimée, son matériel gardé sous la surveillance des ennemis, les chemins de fer occupés militairement par eux ; on espère donc être, de ce côté, bien tranquille. D'ailleurs, on a pris soin de monopoliser toutes les richesses qui auraient pu servir à préparer une revanche ; désormais, une seule perspective reste aux Roumains, ainsi que M. Marghiloman a pris la peine de l'indiquer dans sa proclamation : travailler pour consolider leur asservissement et la puissance de l'Allemagne.

Toutes ces précautions ont été pourtant jugées assez fragiles ; elles sont trop brutales pour pouvoir durer. Et on a imaginé, cette fois-ci avec une finesse qui n'est certainement pas l'œuvre de l'état-major allemand, deux

contre-assurances de nature diplomatique: un litige avec la Bulgarie au sujet de la Dobroudja, un procès avec la Russie au sujet de la Bessarabie. Si jamais la Roumanie reprend des forces, et commence à regarder de nouveau vers les Carpathes, la diplomatie des Empires centraux sera assez habile pour lui susciter des embarras inextricables avec ses deux voisins : on lui suggèrera de reprendre la Dobroudja, ou on intriguera auprès d'une Rada, d'un Soviet ou d'un dictateur quelconque pour qu'on la menace en Bessarabie.

Le pangermanisme croit ainsi avoir fortement étayé sa *Mitteleuropa*. C'est le tour de l'Entente à répondre, et il n'y a qu'une seule réponse à donner : la Transylvanie aux Roumains, conformément au droit des peuples. Une Transylvanie devenue indépendante avec l'aide des Alliés, signifierait la ruine irrémédiable de tout le plan pangermaniste. Ce serait installer, au cœur de la *Mitteleuropa*, un bastion inexpugnable tenu par une garnison que sa bravoure rendrait redoutable et dont l'instinct démocratique à toute épreuve ne tolérerait jamais un compromis avec l'impérialisme. Les puissances occidentales auraient là le moyen d'empêcher que l'Ukraine devienne le grenier de la « grande Allemagne », que le Danube soit sa principale voie d'expansion vers l'Orient, que la Mer Noire reste un lac allemand, et que les Balkans soient définitivement transformés en colonie du kaiser. Sans avoir installé en Orient ce point de résistance, qui doit nécessairement s'appuyer sur une Serbie puissante et agrandie, il ne servirait à rien de vaincre le « militarisme prussien » : maîtresse des Balkans et de l'Asie, l'Allemagne trouverait toujours des ressources pour reprendre son odieuse entreprise.

L'intérêt est donc d'accord avec la justice pour dicter la conduite à tenir. La tâche apparaît, sans doute hardie et pleine de difficultés, mais on arrivera à l'accomplir si l'on est persuadé qu'il le faut.

S.SERBESCO.

Pour la Propagande Sacrée

Autant que l'aéroplane et le sous-marin, la propagande vient de révolutionner la guerre moderne. Grâce à un siècle démocratique, avec la liberté de la parole et de la plume, avec le journal à un sou, le cinéma et autres moyens modernes, elle devient notamment dans l'occident de l'Europe, une redoutable arme perfectionnée, un canon à longue portée, bombardant l'esprit des neutres, autant que celui des tranchées et de l'arrière.

D'ailleurs, il serait quasi-oiseux de rappeler les méfaits de cette « Grosse Bertha » des âmes, mise au service de l'ennemi pendant les quatre années de guerre. Et en effet, les machinations machiavéliques des Teutons aux Etats-Unis comme dans l'Amérique latine, l'écroulement de l'Empire des Tzars, les symptômes d'un mouvement gréviste en France en 1917 et le désastre italien de Capporetto, ne sont-elles pas les traces les plus éclatantes de cette offensive journalistique d'outre-Rhin ? sans parler des ravages subis par les autres neutres d'Europe.

Cette propagande à outrance fut aussi *colossalement* financée. A la veille de l'intervention italienne, les journaux d'au-delà des Alpes nous apprennent que le Prince Bülow, sur les 60 millions de francs emportés de Berlin en laissa 58 dans la péninsule italienne, et notre ancien Ministre à Paris, M. Victor Antonesco, fit connaître à un grand quotidien parisien, le chiffre de 34 millions de francs que Czernin et Von den Buche dépensèrent en Roumanie. Enfin, les socialistes minoritaires du Reichstag établirent également que : « le gouvernement allemand aurait dépensé, pour le service de la propagande à l'étranger, d'août 1914 à fin juillet 1916, non moins que 250 millions de marks » (1).

A cette activité du mauvais génie germanique, les Latins et les Anglo-Saxons ripostèrent par un merveilleux génie d'improvisation et d'adaptation aux nécessités du moment. Dans une des plus grandioses et patriotiques manifestations à la Sorbonne, un ancien premier formula tout un programme : « Soyons, Messieurs, les missionnaires de la propagande sacrée » (2). A Rome, à peine eut-on organisé un ministère de la propagande, que j'ai eu l'occasion de rencontrer moi-même, dans tout le midi de la France, des officiers de l'Armée Italienne, le film sous le bras, faisant des tournées de conférence sur : l'Effort Italien. Puis, à New-York, 15 mille volontaires s'entrolèrent spontanément pour prêcher notre si noble cause dans des locaux publics, par des speeches ne dépassant pas 4 minutes : « Les orateurs des 4 minutes », et les autres alliés se hâtèrent de s'engager dans cette voie.

Il serait également fort intéressant de faire remarquer qu'un neutre, M. Karl Haenggi, de la Suisse allemande, dans un récent livre rend cet hommage à la vérité quand il affirme : « L'Entente n'y est venue que plus tard : sa propagande a été *purement défensive*. » (3).

Au milieu du cyclone mondial, le royaume de Ferdinand de Roumanie avait, relativement, à réclamer *la plus grande irredenta* en Europe. Plus de la moitié de la race ancestrale gémissait sous la botte de l'ennemi. Plus de 4 millions et demi de frères subissaient un régime « d'usine de magyarisation » et de perfidie autrichienne et par une politique de rapt à jet continu, le règne moscovite réussit à maintenir sa domination sur les

(1) D'après « *L'Europe Nouvelle*. Paris 1918. p. 784.

(2) Paroles prononcées par M. Viviani, le 7 mars 1917.

(3) Op. cit p 782

3 millions et demi des Moldaves Bessarabiens et Transdnistriens, dont les villages s'enchaînaient jusqu'à la rivière du Bug et les faubourgs d'Odessa.

1 — Avouons qu'en matière de propagande, nous avons fait fort peu. Pourquoi ? pour de multiples raisons : 1° D'abord, la Valachie, la Moldavie et la Dobroudja, venaient de sortir d'une nuit turque, cinq fois séculaire. Il y avait tout à faire chez nous et les dirigeants de Bucarest crurent plus sensé de s'adonner à une politique de progrès pacifique, par une mise en valeur intensive du Pays au lieu de s'aventurer à envoyer des comitatdgis révolutionnaires et des pamphlets incendiaires, chez ses tout puissants voisins, chez le Colosse du Nord et dans l'Empire des Habsbourgs. Cette conduite prudente nous amena au XX^e siècle, à une balance économique et à un prestige européen bien supérieurs à tous les autres états chrétiens balkaniques réunis. 2° La « politique malveillante de la Russie » (1) envers nous, avec ses visées sur les Détroits et les Balkans, et l'éloignement de notre pays du tronc de la famille latine, nous firent chercher un refuge dans l'orbite de la Triple Alliance. Officiellement du moins on ne pouvait pas élever la voix contre ses propres alliés. Force donc, de se résigner aux paroles-conseil, d'une poignante mélancolie, de Gambetta : « N'en parlons jamais, pensons-y toujours. » 3° On espérait toujours dans une justice immanente pour les nationalités opprimées. 4° Enfin, personne ne s'attendait en Roumanie que la Grande Guerre serait si proche.

Mais, ce que les millions d'or du bord de la Sprée n'ont pu faire sera fait par les légions des anciens étudiants Roumains des grandes écoles et des universités françaises, qui réclament l'honneur d'être les colons intellectuels de la France aux portes de l'Orient. L'intervention Roumaine se déclanche ainsi que l'effroyable tragédie, dans laquelle l'historien de demain trouvera une des plus riches littératures de cette odieuse *quadruple trahison Russe*.

Trahi et non battu, abandonné par la dernière planche de salut, les Ukrainiens, notre pays martyr le couteau sous la gorge, fut acculé à la paix de haine et de violence, celle de la mort, du tombeau.

Par la desannexion de la Bessarabie « le mur de glace » du côté de la Russie, ayant tombé, notre politique nationale sera d'autant plus dirigée contre le *Drang Nach Oesten*. De plus, à tous nos droits sur la Transylvanie, s'ajoute le récent sacrifice de sang, — une montagne de plus d'un million de cadavres — offerts glorieusement par le Roumanisme. Et, si hier, quand notre Etat jouissait de son indépendance et de sa prodigieuse prospérité, nous avons souhaité la victoire des Alliés — signifiant pour nous le triomphe du droit et de la liberté, avec l'émancipation de toutes les Alsaces-Lorraines —, après le chiffon de papier de Bucarest, et après avoir perdu l'existence de notre propre Royaume, bien entendu d'une manière passagère, aujourd'hui, nous l'attendons cette glorieuse victoire et nous la souhaitons par une guerre sans merci, par une guerre totale, et cela de tout nos cœurs, de tout nos êtres.

(1) Voir *Le Temps* du 16 mai dernier

Aux touchantes paroles de Sir Ed. Carson, adressées aux Roumains dans le Parlement Britannique : « Their war is our war », répondons : « And your Victory will be our Victory. »

CONSTANTIN D. MAVRODIN.

Les Roumains de Transylvanie désertent l'Armée Austro-Hongroise

Selon le Budapesti Hirlap du 27 avril, le député Ugron a déclaré à la Chambre hongroise que le nombre des déserteurs de nationalité roumaine de Transylvanie dépasse 60.000.

Sans doute, le député magyar n'exagère pas. Il est plutôt au-dessous de la réalité.

Depuis le commencement de la guerre, en 1914, les Roumains de Hongrie, qui luttèrent contre leur gré pour la consolidation de la domination austro-magyare, ont fait de leur mieux pour abandonner cette lutte. Une bonne partie d'entre eux, plus de dix mille, sont venus en Roumanie. Ayant déserté le drapeau des Habsbourgs, ils ne pouvaient exprimer mieux leur dégoût et leur lassitude de la domination magyare qu'en s'enrôlant dans l'armée des frères libres de Roumanie. Leur nombre augmenta considérablement lorsque la Roumanie intervint dans la guerre. Il n'y eut pas de combattants plus acharnés contre les troupes bavaroises et prussiennes de Falkenhayn que, précisément, ces soldats de Transylvanie, échappés au commandement allemand.

Mais les soldats roumains de Transylvanie, lorsqu'ils ne purent pas désertier et passer en Roumanie, profitèrent de toutes les occasions favorables pour se rendre aux ennemis de l'Autriche. Plus de 160.000 se laissèrent volontairement prendre par l'armée russe. Sur le front italien, plus de 20.000 furent très heureux de tomber entre les mains des Italiens. Il y eut donc, au bas mot, 200.000 Roumains qui se rendirent à leurs soi-disant ennemis, par haine et révolte contre la domination magyaro-allemande. Si nous ajoutons à ces prisonniers volontaires les 60.000 déserteurs que signale le député magyar Ugron, on voit qu'à peu près 300.000 soldats roumains d'Autriche-Hongrie sont en révolte contre leurs oppresseurs germano-magyars.

Que reste-t-il en fait de soldats roumains dans toute l'armée autrichienne ?

Si nous déduisons les morts, ainsi que les mutilés devenus absolument impropres à servir, dont le nombre doit certainement dépasser 100.000, il ne doit y avoir, aujourd'hui, dans toute l'armée des empires centraux, pas plus de 100.000 à 120.000 soldats roumains.

Si on le voulait, on pourrait constituer avec les prisonniers qui se trouvent actuellement dans les pays de l'Entente une armée roumaine de Transylvains, plus nombreuse même que celle qui lutte encore sous le drapeau des Habsbourgs. Et l'effet que produirait cette armée roumaine, combattant dans les rangs des Alliés, serait de réveiller l'esprit de révolte et de défection parmi leurs frères du camp adverse.

Il est par suite du plus grand intérêt de mettre à profit la révolte et la haine que les soldats roumains de Transylvanie éprouvent contre leurs oppresseurs austro-magyars. En ce qui concerne les prisonniers roumains de Russie, qui errent en Sibérie, il serait d'un intérêt des plus urgents de ne pas les laisser retomber entre les mains des Allemands, car, dans ce cas, ils retourneraient fatalement sur le front occidental et non pas dans les rangs de l'armée alliée, mais contre elle.

Il est très probable que, parmi les Roumains qui se trouvent dans les troupes autrichiennes envoyées en Ukraine et en Russie, beaucoup doivent se sauver et désertier, en ce moment même. La déclaration du député magyar peut se rapporter à ces déserteurs mêmes, à moins qu'il ne s'agisse d'événements plus récents, survenus sur le front italien, où le Congrès de Rome des nations opprimées a sans doute encouragé et intensifié ce mouvement de désertion parmi les soldats roumains de Transylvanie.

Faut-il encore souligner la signification et l'importance de ces faits pour l'avenir de l'Autriche-Hongrie ?

Ceux des socialistes, qui ont pris sous leur protection le sort de l'Autriche et le trône des Habsbourgs, contre les nationalités, pourraient méditer sur le sens de ces faits. C'est pour eux que nous les enregistrons et c'est plus particulièrement à eux que nous les adressons.

D. DRAGHICESCO.

Le Gérant : C. BÉRIO.